Mars 1823

Picard et ***

L'absence, Co. Vaud. 1a

L'ABSENCE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. PICARD ET ***.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 18 MARS 1823.

PRIX : 1 FRANC 50 CENT.



PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, nº. 51.

1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
RIGOBERT, musicien...........	M. GONTIER.
UN VOYAGEUR INCONNU....	M. EMILE.
M. BARDOU, jeune oisif........	M. ROUSSEL.
M. VALENTIN, luthier, marchand de musique......................	M. NESTOR.
Mme. VALENTIN, sa femme......	Mme. GREVEDON.
Mme. GERVAUT, veuve, maîtresse d'auberge......................	Mme KUNTZ.
THERESE, nièce de Mme. GERVAUT.	Mme. DORMEUIL.

La scène se passe dans une ville de province.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

L'ABSENCE

COMEDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une promenade publique, à l'entrée de la ville ; sur un des cotés, on voit un grand hôtel garni.

SCENE PREMIERE.

RIGOBERT, LE VOYAGEUR.

Rigobert entre seul. Il est vêtu en voyageur; il porte son porte-manteau, et un violon dans son étui.

M'y voilà donc enfin! après dix ans d'absence! me voilà de retour dans ce pays, où j'ai passé de si doux momens... où j'ai fait tant d'étourderies... c'est bien cela! On a bâti! il y a des changemens! (*au voyageur.*) Eh! arrivez donc, mon cher compagnon de voyage!

LE VOYAGEUR, *suivi d'un commissionnaire portant ses paquets.*

Je peux à peine vous suivre, mon jeune ami!... (*au commissionnaire.*) portez mes paquets dans cette auberge, et demandez une jolie chambre pour moi.

RIGOBERT.

Retenez-en une aussi pour moi... portez mes paquets... prenez garde à ma musique, à mon violon!... Parbleu, monsieur, je me félicite bien d'avoir trouvé place dans ce voiturin, où je vous ai rencontré à vingt lieues d'ici; c'est un charme de voyager avec des personnes aimables, spirituelles, et d'une conversation amusante.

LE VOYAGEUR.

Monsieur, l'utile et l'agréable sont pour ceux qui voyagent avec vous... (*à part.*) Suivons mon plan... observons, et gardons le plus strict incognito.

RIGOBERT.

Que j'ai de plaisir à me retrouver ici !

LE VOYAGEUR.

« *A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère* » !

N'est-ce pas, mon jeune ami . . . que je n'ai pas l'honneur de connaître ?

RIGOBERT.

Vous vous trompez... cette ville n'est pas ma patrie... je suis de Paris.... je ne suis pas mystérieux comme vous, moi... je suis un bon enfant... Je vous l'ai déjà dit en route, mon cher compagnon de voyage. . . je me nomme Rigobert. . . dès mon enfance, je me suis senti un goût décidé pour la musique. . . Mon père, qui était amateur, prétendait qu'en nourrice, je criais déjà en mesure. . . Il me mit au Conservatoire, école savante où les professeurs donnent du génie aux élèves... qui en ont. Après avoir obtenu le prix de flute, je me croyais déjà un petit *Tulou*. . . Hélas! la capitale est pavée de musiciens qui se disputent les poëmes, les romances, et les écoliers. . . n'ayant pour ressource qu'une place au *Cirque Olympique*, je me dégoûtai de faire danser les chevaux; je partis pour la province, et c'est ici que je tentai d'abord la fortune.

LE VOYAGEUR, *à part.*

Il est bavard; il pourra me donner des renseignemens. . . écoutons. . .

RIGOBERT.

J'y ai mené une vie. . . oh ! délicieuse. . . une vie d'artiste, en un mot. . . Je donnais des leçons, je jouais, je composais, je m'amusais, je. . . je. . . je faisais tout ce que font les jeunes gens de vingt ans. . . un peu de mal. . . un peu de bien. . . Oui, sans me vanter, il y avait compensation.

AIR : *Le Luth galant.*

Jamais par moi l'or ne fut amassé !
Je ne sais pas combien j'ai dépensé !
J'étais le même jour, riche et dans la disette.
Si, quand j'étais à sec, je faisais quelque dette,
Lorsque j'étais en fonds, je prêtais en cachette ;
Tout était compensé.

Quand d'un banquet le vin m'avait chassé,
L'œil incertain , l'esprit embarrassé ;
Le lendemain, hélas, par un destin contraire,
L'esprit libre et dispos, un jeûne involontaire
Me faisait expier ma dépense éphémère ;
Tout était compensé.

Quel bon temps ! cela a duré deux ans.

LE VOYAGEUR.

Si vous étiez si bien... Pourquoi avez-vous quitté ?

RIGOBERT.

Ah ! pourquoi ?... le désir de voir du nouveau... à force de s'amuser, on s'ennuie... Et puis il y avait ici, ce qu'il y a sans doute encore... ce qu'on trouve partout où il y a des hommes... il y avait des femmes.

LE VOYAGEUR.

Ah ! ah !

RIGOBERT.

J'étais un gaillard... je tournais là tête à mes écolières... la sœur de l'adjoint, la nièce du bedeau... la petite-fille du receveur... la grand'mère du substitut... Que sais-je, moi ? et mademoiselle Euphrasie ! la fille du médecin qui demeurait en face du cimetière... Je lui avais fait une promesse de mariage qu'elle me pressait d'acquitter. D'un autre côté, j'avais signé des lettres de change à M. Valentin, luthier, marchand de musique, juif, usurier... j'étais accablé d'exploits d'huissiers, d'assignations de demoiselles... je ne pouvais pas suffire à tous les paiemens... Un beau matin, la troupe de comédiens ambulans partait... la chanteuse à roulades était veuve... je montai dans la cariole... et fouette cocher.

LE VOYAGEUR.

Et vous revenez sans crainte, malgré vos dettes ?

RIGOBERT.

Oh! j'ai écrit à Bardou.

LE VOYAGEUR.

Qu'est-ce que M. Bardou?

RIGOBERT.

Bardou !... il est... il n'est rien... il était mon ami, quand j'avais de l'argent... il admirait ma musique... Un fameux buveur !... il augmentait ma réputation, et diminuait ma bourse... Il me doit à peu près autant que je dois aux autres... Je lui ai écrit de payer pour moi... il aura reçu ma lettre... il aura fait droit à ma requête.. je peux me montrer tête levée.

LE VOYAGEUR.

Fort bien... vous connaissez la ville... vous pourrez me donner des détails sur les mœurs des habitans.

RIGOBERT.

Oh ! il y en a ici comme ailleurs... dans chaque quartier, il y a des mœurs et un commissaire de police... des mœurs!... demandez à madame Gervaut.

LE VOYAGEUR.

Madame Gervaut !...

RIGOBERT.

Oui... c'est chez elle que je logeais... elle avait un bien drôle de mari... elle avait aussi une nièce... la petite Thérèse.

LE VOYAGEUR.

Thérèse!...

RIGOBERT.

Un enfant de huit ans à qui je faisais chanter mes romances... là! tenez, sur cette place... Oh ! oh ! je ne m'y reconnais plus... quel hôtel !

Air : *du Ballet des Pierrots.*

C'était, avant tous mes voyages,
Un simple logement garni ;
Maintenant, un, deux, trois étages !
Vraiment, on va vîte aujourd'hui.
Les maisons, au siècle où nous sommes,
S'élèvent, on ne sait comment.

LE VOYAGEUR.

Ici bas, mon cher, bien des hommes
Ne s'élèvent pas autrement.

RIGOBERT.

Attendez... regardez donc... voilà une bien jolie personne.

LE VOYAGEUR.

Oui : bien jolie.

SCENE II.

Les Mêmes, THÉRÈSE, *suivie d'une servante portant un panier couvert d'une serviette.*

THÉRÈSE.

Eh bien ! ma bonne, je parie que ma tante va trouver que nous avons tout payé trop cher... et, cependant, je suis très-économe... C'est une bonne femme que ma tante... quel dommage qu'elle soit toujours en colère !... allons, passe...

(*La servante entre dans l'auberge.*)

RIGOBERT.

Elle habite l'auberge où nous allons loger. (*s'approchant..*) Mademoiselle !

THERESE, *se retournant.*

Messieurs.

RIGOBERT.

Nous sommes des voyageurs... nous arrivons, et nous nous félicitons de rencontrer une aussi jolie hôtesse.

THERÈSE.

Messieurs, je ne suis que la demoiselle de la maison... c'est ma tante... (*Examinant Rigobert.*) Ah ! mon dieu !

RIGOBERT.

Qu'est-ce donc ?

LE VOYAGEUR.

Qu'avez-vous ?

THERÈSE.

Est-il possible !... serait-ce ?...

RIGOBERT.

Mademoiselle, je ne me rappelle pas.

Mme. GERVAUT, *dans la coulisse.*

Thérèse... Thérèse...

RIGOBERT.

Thérèse !... eh quoi ! serait-ce ?...

LE VOYAGEUR.

Thérèse !... oh ! oh ! elle est fort bien.

THERESE.

Voilà ma tante qui m'appelle... pardon, messieurs... (*à part.*) Ah ! oui, c'est bien lui... (*haut.*) M'y voilà, j'y suis... (*examinant Rigobert.*) Il a encore une meilleure figure qu'autrefois.

(*Elle entre dans l'auberge.*)

SCENE III.

RIGOBERT, LE VOYAGEUR.

LE VOYAGEUR.

Cette jeune fille se nomme Thérèse.

RIGOBERT.

Oui... Thérèse Desnoyers.

LE VOYAGEUR, *à part.*

C'est cela même... (*haut.*) Et vous la connaissez ?

RIGOBERT.

C'est elle dont je vous parlais tout à l'heure ; la nièce de madame Gervaut ; autrefois ce n'était qu'un enfant... maintenant comme elle grandie ! comme elle est embellie !... Ah ! si toutes ces dames ont gagné ainsi !

LE VOYAGEUR.

Toutes !... Ah ! mon ami !...

AIR : *à soixante ans.*

La jeune enfant que tu laissas petite,
Elle a grandi ; mais, dans le même temps,
D'une autre aussi, la taille décrépite
Diminuait sous le fardeau des ans.
Nous devons tous subir ces changemens !
Pour parcourir l'échelle de la vie,
Rapidement nous montons ; mais, hélas !
Il faut enfin revenir sur ses pas ;
Il faut descendre ! et, la course finie,
Petits et grands se retrouvent en bas.

RIGOBERT.

Vous êtes un vrai philosophe... Moi, je ferai de la philosophie quand je ne pourrai plus faire autre chose... Thérèse est une charmante personne... Par Sainte-Cécile, je la préfère à toutes les femmes que j'ai rencontrées... et.....

LE VOYAGEUR.

(*à part.*) Il en parle avec un feu... (*haut.*) Dites donc, mon jeune ami...

RIGOBERT.

Votre jeune ami!... le titre est bien flatteur; mais vous m'interrogez, vous me faites jaser... je vous réponds toujours d'abondance de cœur, et je ne sais pas encore qui vous êtes?.. à mon tour... Voyagez-vous pour votre plaisir ou pour vos affaires? êtes-vous négociant?

LE VOYAGEUR.

Je n'ai jamais mis le pied à la Bourse.

RIGOBERT

Etes-vous militaire?

LE VOYAGEUR.

Je suis caporal de la garde nationale. (*à part.*) Il a vraiment l'air d'aimer cette petite Thérèse.

RIGOBERT.

Venez-vous de votre maison de campagne?

LE VOYAGEUR.

Malheureusement, je n'ai pas de maison de campagne.

RIGOBERT.

Vous venez de voir votre femme?

LE VOYAGEUR.

Heureusement je n'ai pas...

RIGOBERT.

Vous venez peut-être en chercher une?

LE VOYAGEUR.

Peut-être.

RIGOBERT.

Eh! quoi, lorsque je vous ai dit le but de mon voyage.

LE VOYAGEUR.

Est-ce une raison pour que je vous dise le but du mien... nous nous sommes fait mutuellement beaucoup

de questions... vous avez répondu aux miennes ; je n'ai pas répondu aux vôtres... bien le bonjour... j'entre dans l'auberge.

RIGOBERT.

Voilà quelqu'un qui en sort.

LE VOYAGEUR.

Je reste... (*à part.*) Je suis bien aise de faire causer tout le monde.

SCENE IV.

Les Mêmes, BARDOU.

BARDOU, *bredouillant et riant toujours.*

Qu'est-ce qu'elle dit donc, cette petite Thérèse?... Qu'est-ce qu'elle dit donc?... Rigobert de retour en cette ville?... Cela ne se peut pas... un homme qui m'a prêté de l'argent!... il doit être mort?

RIGOBERT.

Je ne me trompe pas, c'est Bardou, c'est mon ami Bardou... celui à qui je prêtais tout mon argent!... comme il est engraissé, mon cher ami!...

BARDOU.

Qu'est-ce que c'est... qu'est-ce que c'est? monsieur, j'ai bien l'honneur...

RIGOBERT.

Eh! quoi! tu ne me reconnais pas?

BARDOU.

Du tout... monsieur se méprend sans doute.

RIGOBERT.

Ce que c'est que l'absence! en effet, je dois être un peu changé; mais je te reconnais bien, malgré ta rotondité... ah! çà, mon cher, parlons d'affaires bien vîte, pour n'avoir plus à songer qu'au plaisir de nous revoir... je suis Rigobert, ton ami... Rigobert, qui t'a prêté en petites sommes à peu près trois ou quatre mille francs.

BARDOU.

Allons donc... allonc donc, vous vous moquez de moi, je ne vous connais pas.

LE VOYAGEUR, *à Rigobert.*

Rien n'est plus clair ; l'ami intime a oublié de payer.

RIGOBERT, *au voyageur.*

J'en ai peur... (*à Bardou.*) Comment, tu ne te souviens pas que je t'ai écrit de payer ce que je dois à M. Valentin, le marchand de musique et d'instrumens ; tu sais bien !... ce vieux ladre... ce méchant usurier.

SCENE V.

Les Mêmes, VALENTIN.

VALENTIN, *pâle, maigre, et bégayant.*

Qui est-ce qui parle de moi ?

RIGOBERT.

Dieu ! le voilà, c'est lui ! comme il est maigri mon cher créancier !

VALENTIN.

Que vois-je !... mais je crois reconnaître...

RIGOBERT.

Air : *des Amazônes*

Quand tous deux je les examine !
Quel teint pâle ! quel teint fleuri !
Le débiteur a bonne mine,
Mais le créancier a maigri.

LE VOYAGEUR.

En tout pays on voit chose pareille !
Le monde, hélas ! est un vaste hôpital ;
Quand l'argent vient, on se porte à merveille ;
Quand il s'en va, l'on se porte fort mal.

VALENTIN.

Est-ce possible ! c'est lui, c'est bien lui ! em... embrassez-moi, mon cher Rigobert !... je... je savais bien qu'il n'y avait rien à perdre avec vous.

RIGOBERT.

Monsieur... je suis bien sensible...

BARDOU.

Vous connaissez donc monsieur ?

VALENTIN.

Si... si... si je le connais.

AIR : *du grand Eugène.*

C'est Rigobert, sur l'honneur je l'atteste !
Dieu soit loué; j'aurai donc mon argent.
Cher Rigobert !

BARDOU.

Arrêtez. . . . . je proteste.
Ce n'est pas lui, j'en ferais le serment.

RIGOBERT.

Ah ! Rigobert, quelle triste aventure !
Fût-on jamais plus malheureux, hélas !
Mon créancier reconnaît ma figure,
Mon débiteur ne la reconnaît pas.

VALENTIN.

La... a somme se monte à quatre mille francs.

RIGOBERT, *à part.*

Après tout, qu'ai-je à craindre? si je dois à l'un, l'autre me doit... (*haut.*) Messieurs, il n'est pas très-honnête d'assaillir ainsi un pauvre voyageur au moment où il descend de voiture.

LE VOYAGEUR.

Non, messieurs, ce n'est pas honnête.

RIGOBERT.

Je ne quitte pas la ville, et vous saurez bientôt qui je suis... j'ai du repos à prendre ; ma toilette à faire, et des visites à rendre... des visites à des dames.

VALENTIN.

A... à... des dames et... et ma femme ?

BARDOU.

Et madame Gervaut ?

RIGOBERT, *à part.*

Que de changement !.. et cette petite Thérèse ! comme elle est jolie ! oh ! ma foi, c'est la métamorphose qui me plaît le mieux... (*à Bardou en le contre-faisant.*) Adieu, mon bon ami Bardou... adieu, mon cher ami Bardou... aimez-vous toujours le vin de Champagne, les pique-niques, le billard, et les bals champêtres? (*à Valentin en le contre-faisant.*) A... adieu, M. Valentin... tâ... âchez de mettre de bonnes cordes à vos violons.

Il entre dans l'auberge.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, hors RIGOBERT.

VALENTIN.

Vou... ous voyez bien que c'est lui... il... n'a pas perdu l'habitude de contrefaire tout le monde.

BARDOU.

Des visites à des dames... Il en contait à madame Gervaut quand elle avait son mari ; que sera-ce maintenant ?

VALENTIN.

Ce... ce diable de Rigobert ; il... il a fait la cour à madame Valentin avant qu'elle fût ma femme.

LE VOYAGEUR.

Eh bien, messieurs, qu'en dirons-nous ?... Est-ce lui ? n'est-ce pas lui? Les paris sont ouverts.

BARDOU.

Je parie contre....

VALENTIN.

Je parie pour....

BARDOU

Me faire rendre gorge, et me souffler la riche veuve que je veux épouser !

LE VOYAGEUR, *à Bardou.*

Il est très vraisemblable que c'est l'homme à qui vous devez de l'argent.

VALENTIN.

Je parie que c'est lui... C'est... c'est cependant malheureux... Ma... a... dame Valentin est si sensible, elle est si romantique.

LE VOYAGEUR.

Dieu sait où le romantique mène le sentiment.

VALENTIN.

Ah ! je serai... je serai... je serai payé... au moins cela console.

AIR : *de jadis et aujourd'hui.*

Oui, la crainte remplit mon âme !
Est-il rien de plus désolant ?
Mon argent, hélas ! et ma femme ?

LE VOYAGEUR.

C'est un garçon entreprenant.

VALENTIN.

Monsieur, gardez vos épigrammes.

LE VOYAGEUR.

Il va faire comme à Paris,
Où, bien souvent, l'on paie aux femmes
Ce que l'on devait aux maris.

VALENTINE.

Je... je vais d'abord chercher mon titre; je... je vais avertir mon huissier, et il faudra bien qu'il solde.

BARDOU.

Je vous soutiens que ce n'est pas lui... Rigobert était brun, celui-ci est blond.

VALENTIN.

Il était châ... tain clair.

BARDOU.

Il était plus grand; il était aussi maigre que vous l'êtes aujourd'hui, monsieur le luthier.

VALENTIN.

Il se sera engraissé à ne rien faire, comme vous, qui êtes gros comme une contre-basse.

BARDOU.

Vous êtes un usurier; vous lui avez fait payer des intérêts énormes.

VALENTIN.

N'a... n'avez-vous pas de honte de lui avoir emprunté son argent?

BARDOU.

Moi! emprunter!.. D'ailleurs, ce n'est pas lui.

VALENTIN.

Moi... moi... je persiste à soutenir que c'est lui, et nous verrons.

AIR : *Sortez* (du château de mon oncle).

C'est en vain qu'il avait fui ;
Je l'ai reconnu.... c'est lui ;
Des huissiers, aujourd'hui,
Je vais invoquer l'appui.

BARDOU.

J'en réponds, ce n'est pas lui ;
Non, morbleu ! ce n'est pas lui ;
Des huissiers, aujourd'hui,
Je saurai braver l'appui.

VALENTIN.

Moi, comme un brave homme,
J'ai prêté ma somme.

BARDOU.

Vous l'avez, sans pitié,
Spolié
De la moitié.

VALENTIN.

Maudit hypocrite,
Maudit parasite,
Ce que j'ai déboursé,
Toi seul, tu l'as dépensé.

ENSEMBLE.

VALENTIN.

C'est en vain qu'il avait fui ;
Je l'ai reconnu ! c'est lui ;
Des huissiers, aujourd'hui,
Je vais invoquer l'appui.

BARDOU.

J'en réponds, ce n'est pas lui ;
Non, morbleu ! ce n'est pas lui ;
Des huissiers, aujourd'hui,
Je saurai braver l'appui.

SCENE VII.

LE VOYAGEUR, seul.

Quel tableau pour un rentier philosophe ! comme nous voyons tous, selon nos passions !... Que de réflexions à faire ! Mais je n'en ai pas le temps. Ce jeune homme est bien étourdi, bien léger ; mais il est confiant, c'est l'indice d'un bon cœur... ce sont ceux qui ont fait les plus grandes folies qui souvent deviennent les plus sages. Je m'intéresse à lui ; je l'aiderai de mes conseils... n'est-ce pas là notre devoir, à nous autres barbons.

AIR : *de la Somnambule.*

Aux jeunes gens, oui, toujours la vieillesse
De ses conseils doit accorder l'appui ;
Il ne faut pas les condamner sans cesse ;
Nous avons fait ce qu'ils font aujourd'hui.
Sur nos vieux jours, loin d'être inexorables,
Par la douceur, il faut les ramener ;
Ils ont encor le droit d'être coupables,
Et nous avons celui de pardonner.

SCENE VIII.

LE VOYAGEUR, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Cela ne se conçoit pas... à peine ai-je dit à ma tante que monsieur Rigobert était ici, la voilà qui cherche querelle à monsieur Bardou, et qui se met à sa toilette... (*en soupirant.*) Ah!... (*Au voyageur.*) Eh! bien, Monsieur, vous n'entrez pas?

LE VOYAGEUR.

Tout-à-l'heure. Ma belle enfant, ne puis-je pas causer un moment avec vous?

THÉRÈSE.

Non, Monsieur; ma tante me défend de causer avec les voyageurs.

LE VOYAGEUR.

C'est très-bien... mais moi, je suis d'un âge...

THÉRÈSE.

Sans conséquence, c'est vrai.

LE VOYAGEUR, *à part.*

Sans conséquence... Diable. (*Haut.*) Vous vous nommez Thérèse Desnoyers?

THÉRÈSE.

Oui, monsieur.

LE VOYAGEUR.

Vous êtes orpheline, vous n'avez pas d'autres parens que votre tante?

THÉRÈSE.

Non, monsieur.

LE VOYAGEUR.

Elle se nomme madame Gervaut; elle est veuve, monsieur Bardou voudrait l'épouser.

THÉRÈSE.

Oh! je ne dois pas savoir ces choses-là; mais je crois que oui.

LE VOYAGEUR

Et vous, ma belle enfant, est-ce qu'on ne songe pas à vous marier?

THÉRÈSE.

Oh! moi, je ne peux pas me marier, parce que j'ai un parrain.

LE VOYAGEUR.

Ah! vous avez un parrain!

THÉRÈSE.

Il se nomme Lefort... c'est un bien honnête homme, il a des rentes sur le grand livre.

LE VOYAGEUR.

Et vous ne le connaissez pas!

THÉRÈSE.

Je ne l'ai pas vu depuis le jour de mon baptême... Il a écrit à ma tante qu'il ne voulait pas qu'on me mariât avant qu'il eût fait un voyage dans le pays... Ma tante ne le connaît pas plus que moi, mais elle dit que... que...

LE VOYAGEUR.

Que dit-elle cette chère tante?

THÉRÈSE.

Que mon parrain est garçon, et qu'il pourrait bien avoir l'envie de venir pour...

LE VOYAGEUR.

Pour vous épouser.

THÉRÈSE.

C'est singulier... ce monsieur sait tout.

LE VOYAGEUR.

Et que pensez-vous de ce mariage?

THÉRÈSE.

Mais, jusqu'ici je n'aurais pas été fâchée d'être la femme de mon parrain.

LE VOYAGEUR.

Mais maintenant, depuis l'arrivée de M. Rigobert...

THÉRÈSE.

Monsieur Rigobert!... C'est donc lui!... Monsieur Bardou soutient que ce n'est pas lui; mais nous saurons la vérité... Ma tante m'a dit qu'elle le reconnaîtra bien, et qu'elle ne peut pas s'y tromper, elle!... Oh! si c'était lui!

LE VOYAGEUR.

Eh bien! si c'était lui?

THERÈSE.

J'en serais bien contente!... Il m'a fait tant rire lorsque j'étais petite... c'était un si bon garçon... Il jouait à la madame avec moi.

LE VOYAGEUR.

Oh! s'il jouait à la madame!

THERESE.

Il chantait... et j'aime tant les chansons!.. il m'en apprenait dont il faisait les paroles et la musique... je les chante encore tous les jours.

LE VOYAGEUR.

Et vous espérez qu'il vous en apprendra de nouvelles.

THERESE.

Je ne demande pas mieux... Cependant, à vous dire vrai, je l'aime bien, monsieur Rigobert; mais je trouve que ma tante l'aime trop.

LE VOYAGEUR.

Il ne faut pas vous désoler, mon enfant; qui sait? Le parrain Lefort peut être ici d'un moment à l'autre.

AIR : *des deux Sœurs.*

Oui, livrez-vous, ma chère, à l'espérance!
Votre parrain de vos jours prendra soin;
Du malheureux, souvent, sans qu'il y pense,
Oui, bien souvent, le bonheur n'est pas loin!
(*A part.*)
La pauvre enfant veut que son mari chante;
Suis-je un chanteur?... Hélas! de bonne foi,
J'en fais l'aveu; j'ai la voix chevrottante,
Et Rigobert chantera mieux que moi,

THÉRÈSE.

ENSEMBLE.

Déjà mon cœur se livre à l'espérance!
Ce cher parrain de mes jours prendra soin;
Du malheureux, souvent, sans qu'il y pense
Oui, bien souvent, le bonheur n'est pas loin.

LE VOYAGEUR.

Oui, livrez-vous, ma chère, à l'espérance!
Votre parrain de vos jours prendra soin;
Du malheureux, souvent, quand il y pense,
Oui, bien souvent, le bonheur n'est pas loin.

Il entre dans l'auberge.)

SCENE IX.

THÉRÈSE, *seule.*

Ce bon monsieur ! il était tout attendri de ce que je lui disais... C'est sans doute l'ami de monsieur Rigobert... Monsieur Rigobert... Est-ce-bien lui ?.. Eh bien !.. ne voilà-t-il pas encore cette romance qui me revient à l'esprit... Oh ! il faut que je la chante.

AIR *nouveau* (de M. Gontier).

Il est parti, je pleure son absence;
Je pleure, hélas ! loin de mon jeune ami !
En me quittant m'a laissé l'espérance;
Mais le bonheur est resté près de lui.

Pendant qu'elle chante, Rigobert achevant sa toilette, paraît à une fenêtre de l'auberge.

SCÈNE X.

THERESE, RIGOBERT, *à la fenêtre.*

RIGOBERT.

Qu'est-ce que c'est ! on chante ma musique. (*Il se penche pour regarder.* c'est Thérèse ! Oh ! la pauvre petite ! comme sa voix tremble... il faut que je la soutienne.....

Il va prendre son violon et accompagne l'air... Dès qu'il a joué la première mesure, la voix de Thérèse s'affaiblit de plus en plus, et elle s'interrompt. Rigobert achève l'air sur son violon et quitte la fenêtre.

THÉRÈSE.

Depuis dix ans, il a quitté sa belle!
Doit-il, hélas ! l'abandonner toujours ?
Mon cœur me dit que mon ami fidèle,
Va revenir à ses premiers amours.

ENSEMBLE.

AIR : *Plaisirs de notre enfance !*

RIGOB. *sur la porte de l'auberge.*	THÉRÈSE.
C'est ma chanson, c'est elle;	Ma mémoire fidèle,
Quel moment pour mon cœur !	D'accord avec mon cœur,
Ce souvenir fidèle	Tous les jours me rappelle
M'annonce le bonheur.	Ce refrain enchanteur.

THERESE.

Oh! pour le coup ce doit être lui... j'ai reconnu son coup d'archet... mais comment cela se fait-il?... me voilà toute tremblante... (*Elle regarde dans la maison, et examine Rigobert qui en sort.*) Oh! comme il est bien... il a l'air d'un homme comme il faut... il aura fait fortune... je n'ose plus le reconnaître.

RIGOBERT, *s'approchant.*

Eh! quoi .. ma petite Thérèse .. (*à part.*) j'allais la tutoyer comme dans son enfance... Je ne sais pas pourquoi en la voyant si grande, si belle, je me sens intimidé... moi, timide! allons donc! (*haut, s'approchant encore.*) Mademoiselle...

THERESE.

Monsieur...

RIGOBERT.

Seriez-vous cette aimable petite fille que j'ai connue autrefois?

THERESE.

Seriez-vous ce bon jeune homme que tout le monde appellait le mauvais sujet?

RIGOBERT.

Mauvais sujet... ce n'est pas moi.

THERESE.

Et qui avait pour moi tant d'amitié?

RIGOBERT.

Ah! c'est bien moi... Oui, je suis l'ami de votre enfance, je ne vous ai jamais oubliée.

AIR : *Restez, troupe jolie.*

Toujours aimable, encor plus belle,
Thérèse, je vous reconnais;
Et moi.... cette absence cruelle
A donc, hélas! changé mes traits?

Ah ! vous devez me reconnaître ;
J'aimais alors, j'aime aujourd'hui ;
Ma figure a vieilli peut-être,
Mais mon cœur n'a jamais vieilli.

Mais vous, Thérèse ; combien vous avez gagné en graces, en attraits.

THÉRESE.

Vous êtes bien honnête ! j'ai tâché de conserver et de perfectionner les qualités qui vous plaisaient autrefois... et vous, M. Rigobert ?

RIGOBERT.

Oh ! moi, je cherche à me corriger de mes défauts ! j'y parviens... quelquefois : mais près de vous, j'y réussirai bien davantage... je ne veux plus avoir que de sages projets ! je vous aimais, quand vous étiez petite ; je sens que je vous aimerai toujours.

THÉRESE.

Voilà les belles paroles dont vous amusiez ces dames... j'ai bien du plaisir à les entendre.

RIGOBERT.

Ainsi, vous me permettez d'espérer...

THÉRESE.

D'espérer !.. mais, mon dieu ! ma tante qui me défend de parler aux voyageurs, et moi, qui depuis une heure, cause avec vous... sans adieu, M. Rigobert... vous le voyez, je n'ai pas oublié votre chanson.

SCENE XI.

RIGOBERT, *seul.*

Suis-je assez heureux ! elle est à moi ! voilà comme il faut mener les affaires... j'arrive, et un quart d'heure après, me voilà marié !.. marié... pas encore... j'oublie les embarras dont je suis entouré... mon créancier, mon débiteur : et toutes ces dames qui vont vouloir renouer connaissance ! ce sera drôle... c'est égal, allons faire mes visites...je vais d'abord voir l'ancien Bâtonnier des avocats, et sa femme... son fils a plus de dix ans, à présent ! ce doit être

un bien joli enfant!.. et cette demoiselle Euphrasie, a qui j'ai fait une promesse de mariage! c'est un titre exécutoire, comme celui de M. Valentin; mais je ne me soucie guère de payer.

AIR : *Vaudeville de Philibert.*

En affaires, quand on nous prête,
Dans l'avenir nous espérons;
Tot ou tard nous payons la dette;
Avec le temps viennent les fonds.
En amour, quelle différence!
Plus on nous accorde de temps,
Et moins, lorsque vient l'échéance,
Nous faisons honneur aux paiemens.

SCÈNE XII.

RIGOBERT, Mme VALENTIN.

Mme VALENTIN.

Hélas! serait-elle vraie la nouvelle que vient de m'annonce M. Valentin!.. ce perfide trop aimable, dans ces lieux serait apparu?

RIGOBERT.

Quelle est cette dame qui lève les yeux aux ciel?

Mme VALENTIN.

Oui, le voilà!... avant mes yeux, mon cœur me l'avait dit... Rigobert?

RIGOBERT.

Euphrasie!... (*à part.*) Ah! ma promesse de mariage!

Mme VALENTIN.

Toujours charmant.

RIGOBERT, *à part.*

Elle est fort bien... mais j'aime mieux Thérèse.

Mme VALENTIN.

Le voilà donc... après le solennel serment dont un discret papier a reçu les sacrés caractères.

RIGOBERT, *à part.*

Quel amphigouri! je l'avais laissée coquette; je la retrouve romantique.

Mme VALENTIN.

Ingrat! sais-tu quels bouillonnans effets sur mon âme

a produit ton retour ?.. il me soulage ; il m'accable... il me charme ; il me tue !...

RIGOBERT.

Ah ! mon dieu ! j'en fais l'aveu, chère Euphrasie, j'ai souscrit à votre profit une petite lettre de change... (*à part.*) Elle est capable de me traduire au tribunal de Commerce.

Mme VALENTIN.

Laisse-moi... parler ; laisse-moi te révéler mon affreuse destinée... après ton départ, plaintive, désespérée, comme Ariane dans son île solitaire, je t'ai attendu... un an, cruel... deux ans, barbare... six ans, monstre. Enfin...

RIGOBERT.

Enfin...

RIGOBERT.

Ma jeunesse s'écoulant dans l'inutilité... mon faible cœur par la constance étant déchiré... je me suis...

RIGOBERT.

Vous vous êtes...

Mme VALENTIN.

Mariée !..

RIGOBERT.

Mariée !.. (*à part.*) Ah ! cela soulage !.. un autre a acquitté mon effet.

Mme VALENTIN.

Oui... depuis deux ans, je suis la femme du respectable M. Valentin.

RIGOBERT.

De Valentin, le luthier ! (*à part.*) Est-on plus heureux ! mon créancier a épousé ma créancière... Ah ! nous allons rire... (*haut, contre-faisant madame Valentin.*) Comment ! femme perfide, déloyale et impatiente, les engagemens les plus sacrés vous avez méconnu ! et moi, malheureux ! qui pour l'épouser revenais.

SCENE XIII.

Les Mêmes, Mme GERVAUT.

Mme GERVAUT, *en demi-deuil.*

Le voilà, le voilà, cet aimable jeune homme.

RIGOBERT.

Mariée!... Vous, Euphrasie!

Mme GERVAUT, *s'avançant.*

Oui, cher Rigobert!

RIGOBERT.

Madame Gervaut!

Mme GERVAUT.

Oui, elle est mariée; mais moi, je suis veuve.

RIGOBERT.

Veuve!... (*à part.*) A l'autre, maintenant.

Mme GERVAUT, *avec volubilité.*

Je suis veuve... Ce pauvre monsieur Gervaut!... il a traîné long-temps; mais enfin le ciel a daigné le rappeler à lui (*En pleurant.*) Je l'ai bien pleuré : je le pleure encore. (*gaiement.*) Voilà six mois qu'il est mort; c'est aujourd'hui que je prends le demi-deuil... Ah! que je suis contente! Il m'a laissé cette belle maison, et un fonds d'hôtel bien achalandé... Tout est à vous, mon cher Rigobert, tout ce que possédait cet estimable défunt.

RIGOBERT, *à part.*

Elle donne tout... corps et biens.

Mme GERVAUT.

AIR : *du Jaloux malade.*

La place qu'il eut dans mon âme,
Cher Rigobert, elle est à toi :
Ce bon mari....

RIGOBERT.

La chère femme
Montre au moins de la bonne foi.
Oui, certe, elle est bien innocente;
Pour m'offrir la place, elle attend
Que cette place soit vacante :
Bien d'autres n'en font pas autant.

En contrefaisant madame Gervaut.

Madame, la maison, l'hôtel, et les dépendances sont sans doute bien agréables!... mais je ne mérite pas l'honneur que vous voulez me faire... (*Contrefaisant madame Valentin.*) Hélas! il est un autre cœur auquel j'aspirais, et c'est Valentin qui me l'a enlevé... Ah! nous nous verrons; je lui dois de l'argent, mais il me doit satisfaction.

Mme VALENTIN.

Dieu! ils vont à la main mettre les armes; et c'est moi, qui de ce malheur serai cause.

Mme GERVAUT.

Suis-je assez humiliée!

Mme VALENTIN.

Suis-je assez victime!

Mme GERVAUT.

Traître!

Mme VALENTIN.

Parjure!

RIGOBERT.

Me voilà entre deux feux.

Mme GERVAUT.

Vous balancez... vous ne voulez pas m'épouser!..

SCENE XIV.

Les Mêmes, THÊRÈSE.

THÉRÈSE.

Vous!... épouser ma tante...

RIGOBERT, *à part.*

Me voilà entre toutes les trois... quel morceau d'ensemble! Pourvu qu'il n'en arrive pas d'autres.

(*Fragment du Barbier de Rossini*).

Mad. GERVAUT.

Ah! quel événement!
Avant ce long voyage,
Il jurait, le volage,
De m'aimer constamment:
Pour mon cœur quel tourment!
Quel affront! quel outrage!
Le traître se dégage
Du plus tendre serment.

Ensemble.

Mad. VALENTIN.
Ah ! quel événement !
Sa séduisante image
Dans mon cœur, sans partage,
A régné constamment.
Ah ! pour moi, quel tourment !
D'un triste mariage
Le honteux esclavage
M'enlève à mon amant.

RIGOBERT.
Je ne sais pas comment
Faire tête à l'orage ;
Quel aimable entourage !
C'est un tableau charmant :
J'aime bien mieux, vraiment,
Être ingrat et volage. . . .
Je n'ai pas le courage
De tenir mon serment.

THÉRÈSE.
Ah ! quel événement !
Quoi : ma tante, à son âge,
Voudrait du mariage
Serrer le nœud charmant !
De m'aimer constamment
Il jurait, le volage ;
Aurait-il le courage
De trahir son serment ?

SCENE XV.

Les Mêmes, LE VOYAGEUR.

Suite du morceau.

LE VOYAGEUR.
Eh ! pourquoi donc tout ce tapage ?

Mad. VALENTIN.
Non, rien n'égale mon malheur.

RIGOBERT.
Mon cher ami !

Mad. GERVAUT.
C'est un volage !

RIGOBERT.
Mon cher ami !

THÉRÈSE.
C'est un trompeur!

Mad. VALENTIN.
Chevalier félon et parjure !

RIGOBERT.

Chère Thérèse, écoutez-moi !
Madame Gervaut, je vous jure...

Mad. GERVAUT.

Tais-toi.

RIGOBERT.

Peste soit de ces deux coquettes !

LE VOYAGEUR.

Elles ont raison de crier ;
Pourquoi contractez-vous des dettes,
Que vous ne pouvez pas payer?

RIGOBERT.

Peste soit de ces deux coquettes!
Au diable l'amour par huissier !

Il se sauve.

SCENE XVI.

Les Mêmes, hors RIGOBERT.

Reprise du morceau, tous ensemble.

Ah ! quel événement ! etc., etc.

Mme GERVAUT.

Ah ! mademoiselle ma nièce !.. êtes-vous assez impertinente, assez coquette... assez précoce... oser aimer Rigobert, et me l'avouer, encore !

THÉRESE.

Eh ! mais... ma tante... vous l'aimez bien.

Mme GERVAUT.

Taisez-vous... il n'y a plus d'enfans... dépêchez-vous donc de la marier ! un libertin ! un étourdi ! un volage ! un petit musicien de campagne ! sans talent, sans esprit, sans conduite.

THÉRESE.

Comme vous dites du mal de ce pauvre jeune homme.. et tantôt vous en disiez tant de bien.

LE VOYAGEUR.

Tantôt... elle le croyait fidèle.

Mme GERVAUT.

Patience... votre parrain va venir : il saura bien vous ettre à la raison.

LE VOYAGEUR.

Est-ce la nièce ?... est-ce la tante, que le parrain doit mettre à la raison ?

Mme GERVAUT.

Eh ! monsieur... (*à Thérèse.*) Petite sotte !

Mme VALENTIN.

Hélas! de ce généreux combat je ne puis me mêler!... par l'hymen je suis engagée... la voilà, cette trop chère promesse de mariage !

LE VOYAGEUR.

Est-ce que vous ne pourriez pas la négocier ?... Eh ! voilà l'ami Bardou !

SCENE XVII.

Les Mêmes, BARDOU.

BARDOU, *se retournant du côté de la coulisse.*

Eh bien ! eh bien ! quand vous me crierez tous aux oreilles : « C'est Rigobert, c'est Rigobert!... » Qu'est-ce que cela prouve ?

LE VOYAGEUR.

Ce n'est pas tout, mon cher M. Bardou... il prétend épouser madame... c'est-à-dire, c'est madame qui prétend...

BARDOU.

Qu'est-ce que c'est ?... Ce Rigobert... ce prétendu Rigobert... Ah ! madame Gervaut ! devais-je m'attendre...

SCENE XVIII.

Les Mêmes, RIGOBERT.

RIGOBERT, *arrivant en courant.*

Ah ! bon dieu !

LE VOYAGEUR.

Eh bien ! mon jeune ami !

RIGOBERT.

J'ai vu... oui, je les ai vus... des huissiers.... de-

vant la boutique de Valentin... j'ai couru... à peine si je retrouvais le chemin .. Ah! comme tout est changé !

Air *des Joueurs.*

C'est changé, changé, changé ;
En tous lieux, quelle différence !
Tout est changé,
Dérangé !
Dix ans d'absence
Ont tout changé.
Je marchais, un nouveau visage
Venait s'offrir à chaque pas ;
Partout des habits, un langage
Que, de mon temps, on n'avait pas.
Des gens dont le costume
Naguère était français,
Ont changé de coutume,
Et sont mis en Anglais.
C'est changé, etc.

J'ai revu madame Dervière
Avec un cavalier nouveau ;
Son mari, qui marchait derrière,
A toujours le même chapeau.
Ceux qui, dans l'indigence,
Languissaient au grenier,
Sont, pendant mon absence,
Descendus au premier.
C'est changé, etc.

Le vieil orgue de Barbarie,
Qui jouait les airs de Grétry,
Écorche les airs de la Pie,
Et du Barbier de Rossini.
On dansait la gavotte,
On prend du punch, du thé;
On jouait la bouillotte,
On joue à l'écarté.
C'est changé, etc.

J'ai rencontré cet homme en place,
Qui, jadis, était arrogant;
Il doit être dans la disgrâce,
Car il est poli maintenant.
Il est dans la misère,
Misérable autrefois,
Son ancien secrétaire
Occupe ses emplois.
C'est changé, changé, etc.

LE VOYAGEUR,

Vous avez vu bien des choses, mais vous n'avez pas tout vu... L'ami Bardou qui était sur le point d'épouser madame Gervaut.

RIGOBERT.

Quoi! tu as des prétentions à la main de madame! je serais désolé de mettre obstacle au bonheur de mon ami... Je te cède mes droits... je m'immole.

BARDOU.

Ah! Rigobert!

RIGOBERT.

Possède, mon ami, possède; mais rends-moi mon argent.

BARDOU.

Votre argent, votre argent! rien ne me prouve que vous soyez Rigobert.

Mme GERVAUT.

Hélas! c'est bien lui.

Mme VALENTIN.

Ce n'est que trop lui.

THERESE.

Comment douter que ce soit lui.

LE VOYAGEUR, *froidement à Bardou.*

Moi! je crois que c'est lui.

BARDOU, *furieux.*

Vous croyez... vous croyez... Je vous trouve plaisant avec votre sang-froid, de vous mêler d'une affaire... d'une affaire fort désagréable... car, enfin, si mon ami Rigobert ne revient que pour m'enlever ma femme et me demander mon argent...

LE VOYAGEUR.

Je crois que c'est lui.

RIGOBERT.

Je crois que c'est moi.

SCENE XIX ET DERNIERE.

Les Mêmes, VALENTIN, *suivi de deux huissiers et de deux recors.*

VALENTIN.

J'en... en étais sûr!... ma... a... femme est déja avec lui... mai...ais c'est égal...ve...e... nez, messieurs.

RIGOBERT.

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

LE VOYAGEUR.

Mon jeune ami, je leur trouve une physionomie d'huissiers et de recors.

RIGOBERT.

J'aurais dû les reconnaître.

VALENTIN.

Mo... onsieur ne se trompe pas. Je... e... suis désolé, mon cher Rigobert, de renouveller connaissance avec vous par une acte un peu ho... ostile ; mais les temps sont durs... voi... oi... ci mon titre.

(*Il tire un papier de sa poche.*)

RIGOBERT.

Allons... un coup de bascule ! (*à Bardou.*) Voi... oi... ci mon titre.

(*Il tire aussi un papier de sa poche.*)

BARDOU.

Votre titre!... votre titre!...

RIGOBERT, *à Valentin, en contrefaisant Bardou.*

Votre titre... votre titre.

VALENTIN.

C'est trois mille sept cent quarante-huit francs soixante-cinq centimes que vous me devez.

RIGOBERT, *à Bardou.*

C'est trois mille sept cents francs que tu me dois... je te fais grâce des centimes.

BARDOU.

Bien obligé, bien sensible.

RIGOBERT, *à Valentin.*

Bien sensible, bien obligé.

VALENTIN.

Nous avons les intérêts de dix ans.

RIGOBERT, *à Bardou.*

Je te fais grâce des intérêts comme des centimes.

VALENTIN.

Je suis en règle.

RIGOBERT, *à Bardou.*

Je me mettrai en règle.

VALENTIN.

J'ai... ai.. sentence.

RIGOBERT.

J'au... aurai... sentence.

VALENTIN.

Pay... yez-moi.

RIGOBERT, *à Bardou.*

Pay... yez-moi.

BARDOU.

Voyons, voyons... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là ?

RIGOBERT, *à Valentin.*

Voyons, voyons... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette affaire-là ?

VALENTIN.

Et que... el moyen ? je ne vois pas.

LE VOYAGEUR.

J'en vois un, moi.

VALENTIN.

Vous, monsieur !

Argentum et aurum, sine qua non.

LE VOYAGEUR.

Oh ! *sine qua non.* Ecoutez-moi... Que madame Gervaut épouse M. Bardou, et qu'elle consente à donner sa nièce à M. Rigobert ; en considération de ce consentement, je donne un cadeau de noces de douze mille francs, sur lesquels on remboursera M. Valentin et que M. Bardou paiera peu à peu sur les économies du ménage.

Mme GERVAUT

Eh ! qui donc êtes-vous, s'il vous plaît, monsieur, qui disposez ainsi de moi, et qui faites des cadeaux de noces de douze mille francs.

THÉRÈSE.

Je le devine... je le devine ! je parie que vous êtes mon parrain.

Mme. GERVAUT.

Monsieur Lefort !

LE VOYAGEUR.

C'est vous qui l'avez dit, ma chère enfant. (*à Rigobert.*) Mon jeune ami, vous vouliez savoir le but de mon voyage.

AIR : *Le choix que fait tout village.*

J'avais osé rêver un mariage ;
Cet avenir souriait à mes vœux !
Et j'espérais encor, malgré mon âge,
Que cet hymen devait me rendre heureux.
Un tel projet, sans doute, était peu sage ;
Mais j'y renonce, et n'ai point de regrets ;
Car j'ai rempli le but de mon voyage :
Je suis heureux.... du bonheur que je fais.

Mme VALENTIN.

Un bienfaiteur enigmatique, un député du mystère et de la providence !...

THÉRÈSE.

Quel brave homme que mon parrain !

LEFORT.

Oui... ainsi que beaucoup d'autres, je fais quelque bien ; mais comme j'aime toujours à me singulariser, je vous prie de ne pas le publier dans la gazette du département.

VAUDEVILLE.

AIR : *le bon Vieux Temps* (de Blangini).

LEFORT.

Aimez-vous donc ! ce besoin de notre âme,
Ce doux besoin, on l'éprouve en naissant ;
Dans tous les temps, c'est lui qui nous enflâmme ;
Il nous soutient encor en vieillissant.
Non, de nos cœurs il n'est jamais absent.

Mad. GERVAUT.

J'eus trois maris ! . . . Leur image chérie
Ne m'a jamais quittée un seul instant.
Quand chacun d'eux abandonnait la vie,
Je lui donnais soudain un remplaçant ;
Et je croyais revoir encor l'absent.

RIGOBERT.

Du grand auteur, du fameux Romantique,
Quand, tour-à-tour, je lis les trois romans ;
De ces romans jamais je ne critique
L'esprit, le goût, la raison, le bon sens :
Il ne faut pas mal parler des absens.

Mad. VALENTIN.

Quand, par hasard, sa maîtresse est cruelle,
Il faut toujours qu'un amant soit présent ;
Quand, par hasard, sa femme est jeune et belle,
Pour obtenir la place qu'il attend,
Il faut, par fois, qu'un mari soit absent.

VALENTIN.

Il m'en souvient ! quand j'épousai Madame,
Je possédais un *tenor* ravissant ;
Mais, aujourd'hui, pour chanter une gamme,
Je fais, hélas, un effort impuissant :
Je suis sans voix ; mon tenor est absent.

LEFORT.

La Tour-d'Auvergne.... à ce nom vénérable,
Nos grenadiers répondaient tous : Présent !
Il n'était plus, ce guerrier redoutable,
Il n'était plus, hélas ! au régiment....
Mais de leurs cœurs il n'était pas absent.

THÉRÈSE, *au public.*

Si ce tableau, Messieurs, a su vous plaire ;
Que vos bravos, ici, toujours présens,
Viennent s'unir aux bravos du parterre,
Et soulager les amis complaisans,
Qui, par état, ne sont jamais absens.

FIN.

OUVRAGES DE M. CASIMIR DELAVIGNE.

Le Paria, tragédie en 5 actes et en vers, avec des chœurs. par M. Casimir Delavigne, *deuxième édition*, représentée sur le Second Théâtre Français, le samedi 2 décembre 1821. Prix : papier fin, 4 fr.; papier superfin, avec figures, 5 fr.; papier vélin avec figures, 6 fr. Il en a été tiré quelques exemplaires sur beau papier vélin, dont le prix est double.

Les Vèpres Siciliennes, tragédie en 5 actes et en vers, *troisième édition*. Prix : 3 fr.

Les Comédiens, comédie en 5 actes et en vers, 2e. *édition*, Prix : 3 fr.

Messeniennes et Poesies diverses, par M. Casimir Delavigne, 1 joli volume in-18 grand raisin, orné de quatre vignettes dessinées par Deveria, et gravées par Godefroy. Prix : 5 fr., et 5 fr. 50 c. par la poste. 10 fr. papier vélin, figures avant la lettre et tirées sur papier de Chine.

Nouvelles Mésséniennes, *cinquième édition*.

Première Méssénienne. Le Jeune Diacre, ou la Grèce Chrétienne.

Deuxième Messénienne. Parthénope et l'Etrangère.

Troisième Messénienne. Aux Ruines de la Grèce Payenne.

Pièces de M. LEMERCIER, de l'Académie Française.

Louis IX, tragédie en 5 actes et en vers. Prix : 2 fr. 50 c.

Frédégonde et Brunehaut, tragédie en 5 actes et en vers Prix : 3 fr.

La Démence de Charles VI, tragédie en 5 actes et en vers, *deuxième édition*. Prix : 2 fr. 50 c.

Agamemnon, tragédie en 5 actes en vers, *quatrième édition*, Prix : 2 fr.

Pièces de M. A. DUVAL, de l'Académie Française.

La Fille d'Honneur, comédie en 5 actes et en vers. Prix : 3 fr.

Le Faux Bonhomme, comédie en 5 actes et en vers. Prix : 3fr.

Le Jeune Homme en Loterie, comédie en 1 acte et en prose. Prix : 1 fr 50 c.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE PIGAULT-LEBRUN.

20 VOLUMES IN-8°, DE 550 PAGES,

Imprimés par FIRMIN DIDOT, ornés du portrait de l'Auteur, gravé, d'après BOILLY père, par BERTONNIER.

PROSPECTUS.

IL serait ridicule aujourd'hui de chercher à expliquer les raisons qui peuvent faire entreprendre une édition complète des œuvres de Pigault-Lebrun. Les succès européens que ce fécond et spirituel écrivain obtient depuis vingt-cinq ans, et le goût que le public ne cesse de montrer pour ses productions, sont, sans doute, des motifs suffisants pour justifier l'édition que j'annonce par souscription. A ces considérations, que, comme son seul libraire, je suis plus à portée que tout autre d'apprécier, se joignent un sentiment de reconnaissance envers l'auteur, et le désir que j'ai de rendre digne des plus belles bibliothèques un écrivain dont les ouvrages ont lutté avec avan-

tage contre le mauvais goût des traductions anglaises et allemandes de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci.

Pendant qu'on importait chez nous, des rives de la Tamise et des bords du Danube, des cargaisons de spectres et de revenants; que le romantisme s'emparait de tous les vieux châteaux de la Germanie, qu'il évoquait les ombres de tant de chevaliers des croisades, et de tous les moines du treizième siècle; Pigault-Lebrun, suivant les traces des Le Sage, des Prévost, des Fielding, et des Richardson, étudiait le cœur humain, et peignait les mœurs de son époque. Joignant au mérite d'un rare talent d'observation le charme d'une imagination vive et féconde, il opposait aux sombres rêveries des Radcliffe et des Lewis, les folies de son *Enfant du Carnaval*, les boutades franches et brusques de son oncle *Thomas*, la loyauté touchante de *Brandt*, et l'originalité si divertissante du *Baron de Felsheim;* enfin, cette foule prodigieuse de conceptions, tour-à-tour si gaies, si spirituelles, si comiques, souvent si profondes, et quelquefois si intéressantes, au nombre desquelles on se plaît toujours à citer *M. Botte, la Folie espagnole, l'Homme à projets, Jérôme, le Garçon Sans-Souci, Angélique et Jeanneton*, et tant de jolies comédies, qui sont aussi des tableaux de mœurs.

Si, comme le dit La Harpe, *les bons romans sont l'histoire du cœur humain*, on peut assurer

que, dans ce genre, Pigault-Lebrun est un historien parfait. Sa vie elle-même, un peu *romanesque*, a pu, non-seulement déterminer le genre de son talent, mais, par la bizarrerie de ses évènements, elle a pu fournir une ample matière à son génie observateur. Les romans sont comme les comédies; ils exigent une maturité de talent et une richesse d'expérience qui ne sont pas les qualités d'un jeune homme. Ce qui prouve que Pigault était appelé à avoir des succès dans ces deux genres, c'est qu'il en calculait les difficultés; ce n'est qu'à quarante-cinq ans qu'il a commencé à écrire; et à une époque où la société avait passé devant ses yeux, et où son imagination pouvait s'enrichir de ses souvenirs. Le monde, que Le Sage a peint dans un seul ouvrage, se montre sous toutes ses faces dans la collection des ouvrages de Pigault-Lebrun : il n'y a pas une seule classe de la société qu'il n'ait observée, et qu'il n'ait peinte avec une vérité de caractères et une variété de nuances et de tons qui décèlent à-la-fois un moraliste profond, un observateur habile, et un écrivain ingénieux.

Ce n'est sans doute pas de moi qu'on attendra un jugement critique sur les œuvres de mon auteur; je suis, au contraire, fort tenté de me mettre en garde contre ceux qu'on en a portés, quand je pense que les défauts mêmes que quelques censeurs lui ont reprochés, ont été pour moi des éléments de succès : c'est dire assez que je ne

me permettrai aucune suppression dans la collection que j'offre aujourd'hui au public : la moindre mutilation serait un outrage fait aux arrêts qu'il a portés ; et, plus que tout autre, j'ai des motifs de les respecter.

Les œuvres de Pigault-Lebrun formeront vingt volumes, et paraîtront, pour la première fois, en corps d'ouvrage et dans le format in-8° (1). Voulant donner à cette entreprise tout l'éclat dont elle est susceptible, je ne négligerai rien pour que l'exécution typographique réponde à la réputation de l'auteur, et puisse tenir une place honorable à côté des belles éditions de Le Sage et de Prévost ; c'est un monument littéraire que j'élève au premier de nos romanciers modernes, et une dette que j'acquitte envers l'amitié.

BARBA.

Paris, ce 25 mars 1822.

Cette édition paraîtra par livraisons de deux volumes *satinés ;* chacune d'elles coûtera 16 francs aux souscripteurs. Le portrait paraîtra avec la première livraison.

Pour être souscripteur, il suffit de se faire inscrire, sans rien payer d'avance, et de s'engager à retirer les livraisons à mesure qu'elles paraîtront : tous les 50 jours il en paraîtra une.

La première sera mise en vente vers le 15 mai prochain.

Il en a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, dont le prix est double.

ON SOUSCRIT A PARIS,

Chez BARBA, *libraire-éditeur-propriétaire, Palais-Royal, n° 51, derrière le Théâtre-Français.*

Et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

---

(1) Conformes au papier, aux caractères et à la justification de ce Prospectus. Chacun des volumes en contiendra quatre de l'édition in-12.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

Souscriptions chez J. N. Barba.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

M. Alexandre DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

8 OU 10 VOL. IN-8° DE 500 PAGES CHACUN,

Imprimés par MM. Firmin Didot *père et fils.*

Le premier sera orné du portrait de l'auteur, gravé par Alex. Tardieu, d'après Boilly père.

La comédie, qui s'éleva si rapidement en France, sous le règne de Louis XIV, au plus haut degré de splendeur par la puissance du génie de Molière, déchut aussi subitement après la mort de ce grand homme. *La Métromanie* et le *Méchant* furent presque les seuls ouvrages, sous le règne suivant, où l'on retrouva les traces de cette belle école, fondée par l'auteur du *Tartuffe* et du *Misanthrope*. Mais, bientôt après, la comédie fut étouffée par les drames de Lachaussée, et par les conceptions froides et mesquines de Marivaux, de Boissy, de Dorat, et de cette foule d'écrivains quintescenciés qui affadirent la scène française par des ouvrages sans force, sans couleur et sans caractère.

Collin d'Harleville et Fabre-d'Églantine furent les premiers

qui tentèrent la régénération de notre théâtre, et qui essayèrent de ramener le public au goût de la bonne comédie. Par malheur le premier manquait de force et le second d'élégance : l'un ne pouvait pas s'élever à la hauteur d'un grand caractère; l'autre ne savait pas revêtir la pensée de ces formes brillantes qui lui prêtent tant de charme.

Ce fut après *l'Optimiste* et le *Philinte* de *Molière*, que M. Alexandre Duval commença à écrire pour le théâtre. Doué d'un caractère énergique, d'une imagination vive, et, ce qui est plus rare encore, d'un esprit observateur et profond, la carrière dramatique lui offrait de grands moyens de développer ses talents. Porté vers la comédie par un attrait puissant, il étudia sur le théâtre même les secrets de son art, et ce fut à la comédie française que, comme Molière, il apprit ce mécanisme des effets de scène, qui ne se révèle pas à l'auteur comique dans le silence du cabinet.

Tous les ouvrages de M. Alexandre Duval sont surtout remarquables par une grande connaissance du cœur humain, et par une entente profonde des ressorts dramatiques. Son talent se montre dans ses grands tableaux comme dans ses moindres compositions; dans la peinture de mœurs comique et vraie de la *Jeunesse de Henri V*, comme dans le piquant badinage des *Héritiers*. On reconnaît son habileté dans la conception du *Tyran Domestique*, comme dans la jolie comédie des *Projets de Mariage*. Luttant sans cesse avec une nouvelle puissance de talent contre les entraves de toutes les polices qui se sont succédé en France depuis les censeurs royaux de 1788 jusques aux censeurs constitutionnels de 1822, M. Duval a toujours dû un nouveau triomphe à ses persécutions dramatiques. Il paya d'un exil le succès touchant qu'obtint, sous Buonaparte, son drame d'*Édouard en Écosse*; et, malgré les mutilations et les mesures préventives de la censure, toute la France s'est attendrie sur le sort de la *Fille d'honneur*, et a admiré l'énergie du pinceau qui a peint de couleurs si fortes la dépravation des mœurs de cour.

Avec une ame élevée, un caractère inflexible, une probité

sévère et un désintéressement peu commun de nos jours, possédant au plus haut degré l'amour de son art, et ne transigeant jamais avec les événements, M. Duval a dû subir tous les désagréments de cette position et en recueillir aussi tous les avantages. Souvent en lutte avec la sévérité méticuleuse de l'autorité, il a trouvé en revanche un appui dans le public, qui lui a rarement refusé sa faveur. Pendant trente ans M. Duval a été de tous les auteurs celui qui a compté le plus de succès, et celui de tous à qui la Comédie française a le plus d'obligations. Il a enrichi le répertoire de notre premier théâtre d'un grand nombre d'ouvrages, et, depuis la comédie de caractère jusques aux légères esquisses de la comédie historique, il a réussi dans tous les genres. L'Opéra-Comique même compte au nombre de ses chefs-d'œuvre quelques-uns de ses ouvrages; et *Maison à Vendre* et *le Prisonnier* sont aussi de jolies comédies, qu'on retrouvera avec plaisir à côté des grandes compositions de l'auteur.

La collection que nous publions contiendra huit pièces inédites de M. Alexandre Duval: des raisons indépendantes de sa volonté les lui font soumettre au public, par la lecture, avant de les offrir au parterre par la représentation. Les obstacles qu'elles ont éprouvés à paraître sur la scène sont déja une preuve de leur mérite : on sait qu'assez ordinairement le *veto* de la censure n'est pas mis au bas des productions médiocres; et ce ne sont guère que les ouvrages remarquables par un grand caractère d'énergie qu'elle frappe de sa réprobation. Au reste, ces morceaux inédits seront précieux pour les amateurs de l'art dramatique, puisque tout porte à croire que ce seront les dernières productions de l'auteur, dans une carrière qu'il a parcourue avec tant de succès, et à laquelle il ne renonce que dans la crainte de rencontrer, à chaque vice ou à chaque ridicule qu'il serait tenté de traduire sur la scène, quelqu'un de puissant qui ne *veuille pas qu'on le joue*.

Chaque pièce de notre recueil sera précédée d'une préface historique et critique de l'auteur: cet examen de ses ouvrages, qui en contiendra l'histoire, y ajoutera un grand intérêt; il

fera passer sous nos yeux tous les événements d'une des époques les plus curieuses de notre théâtre, sur laquelle nous n'avons que peu de détails; il offrira enfin des études précieuses à ceux qui voudront s'instruire des secrets de l'art dramatique, à l'école d'un maître qui a réuni le double et rare avantage de joindre d'excellents préceptes à de beaux exemples.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Les OEuvres complètes de M. Duval se composeront de huit à dix volumes in-8° de 500 pages chacun, conformes à l'édition des œuvres de M. Picard (*), même papier, mêmes caractères.

Le premier volume paraîtra dans le courant d'avril. Il est précédé d'une préface dans laquelle l'auteur entre dans les détails des événements les plus intéressants dont il a été le témoin.

L'éditeur, afin d'offrir au public une édition faite, sous tous les rapports, avec tout le soin possible, a préféré ne faire paraître qu'un volume tous les deux mois. Le premier sera mis en vente, avec le portrait de l'auteur, fin d'avril prochain.

Le prix de chaque volume satiné est de 7 fr. pour les souscripteurs.

Il sera tiré quelques exemplaires sur papier vélin dont le prix est double.

On souscrit, à Paris, chez BARBA, libraire-éditeur, Palais-Royal, n° 51, derrière le Théâtre-Français;
Et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.

(*) ŒUVRES DE L. B. PICARD,
MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).
10 vol. in-8° de 500 pages.

Cette édition vient d'être imprimée avec soin par MM. Firmin Didot père et fils, et sur beau papier satiné, ornée d'un nouveau portrait de l'auteur, gravé par Allais, d'après Boilly père. Prix : 7 fr. le volume.

Il est inutile d'ajouter à ce que les journaux ont écrit du mérite matériel de cette édition. Quant au mérite de l'auteur, sa réputation classique et européenne dispense de tous les éloges.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.